

Citizen Berlusconi *Le caïman de Nanni Moretti*

Jacques Kermabon

Numéro 131, mars-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2007). Compte rendu de [Citizen Berlusconi / *Le caïman de Nanni Moretti*]. *24 images*, (131), 8–8.

Le caïman de Nanni Moretti Citizen Berlusconi

par Jacques Kermabon

Conjuguant, en des formes inédites, questions politiques et déambulations personnelles, Nanni Moretti a incarné dans les années quatre-vingt le renouveau du cinéma italien. Les engagements publics de ce moraliste sont connus. D'un autre côté, il a fait de son combat contre le cancer un des ingrédients d'un *Journal intime*. Avec *La chambre du fils*, il semblait avoir pris un peu de champ avec la veine politique. L'annonce d'une nouvelle réalisation où il serait question de Berlusconi a provoqué une attente diffuse, un espoir sans doute de voir le Don Quichotte du cinéma italien faire un sort au cavalier. Mais la cible préférée de Moretti a toujours été son propre camp, la gauche, et sa rhétorique, l'auto-dérision, tout le contraire d'un cinéma qui dénonce, accuse et qui, finalement, ne fait que caresser dans le sens du poil ceux qui sont déjà convaincus.

La magistrale solution trouvée par Moretti est de réaliser une œuvre au conditionnel. Mais là où une Marguerite Duras, par exemple, nous faisait imaginer son film par la magie de sa voix (*Le camion*), Moretti en fait un spectacle, une ode au cinéma, une réflexion sur la représentation.

Moretti imagine un producteur de séries Z au bord du gouffre. Bruno Bonomo a à son catalogue des titres plus ou moins improbables comme *Mocassins assassins*, *La policière en talons aiguilles* ou *Maciste contre Freud*. Traqué par les huissiers, harcelé par sa banque, par un concours de circonstances, il se lance dans la production d'une fiction politique, description de l'ascension de Berlusconi, scénario qu'une toute jeune réalisatrice lui propose. Baroud d'honneur pour cet homme acculé parallèlement par une situation conjugale qui se dégrade? Moretti se garde bien de donner des explications, il met en scène de l'action, des péripéties, des crises, propres à mettre en perspective, depuis l'intérieur, ces dernières années de l'histoire de l'Italie.

On ne saura que peu de chose du scénario intitulé *Le caïman*. On pressent une volonté de dénoncer les méthodes troubles


grâce auxquelles Berlusconi a pris le pouvoir. Pourquoi le cinéma américain est-il prompt à réagir aux événements contemporains? Il faudrait retrouver la force de la grande époque du cinéma politique italien, avec ses personnages interprétés par Gian Maria Volonte. Ces clichés, Moretti s'amuse de les intégrer dans ses dialogues tout en y répondant par le spectacle qu'il orchestre. La question n'est pas tant de dénoncer des exactions. «On sait déjà tout sur Berlusconi. Qui cela peut-il intéresser?» répond-on à la jeune réalisatrice.

Dans un entretien donné aux *Cahiers du cinéma*, Moretti explique qu'il ne voulait pas faire de Berlusconi un guignol, une caricature, penchant auquel a souvent cédé la gauche italienne. Il sait le risque que l'individu dont on se moque finisse par attirer la sympathie. On rit beaucoup dans *Le caïman*, jamais au détriment de Berlusconi, mais par la grâce du talent de Moretti quand il pastiche une scène d'un film de série Z, par son comique de situation, par sa façon de brocarder la lâcheté et la suffisance d'une star de cinéma.

Pour figurer Berlusconi, Moretti multiplie les approches. On le voit comme Bonomo l'imagine à la lecture du scénario puis tel que l'interprète lors des répétitions le premier acteur pressenti. On revoit même des prestations du vrai Berlusconi lors de débats filmés au Parlement européen. Si cette juxtaposition dit la difficulté à prétendre mettre en scène un personnage public contemporain de cette dimension, elle offre en même temps une réponse. Moretti suggère plusieurs manières depuis le plus loin

de son cinéma (l'imaginaire de série B) jusqu'à une interprétation cinglante à laquelle on ne s'attend pas, la sienne. Récupérant le rôle dans ce qui reste du film de la jeune réalisatrice, il reprend la main. Ces plans du procès approchent sans doute au plus près ce que son film à lui pourrait être. Il s'empare du personnage dans un troublant dédoublement. Comme lui, Berlusconi a survécu à un cancer. Certains des mots repris de la bouche même de l'homme d'affaires sur la tristesse de la gauche italienne pourraient venir du cinéaste. Mais on ne rit plus du tout. Berlusconi est une affaire à prendre au sérieux.

Moretti évite toute construction qui relèverait d'un enchaînement de cause à effet. Il juxtapose les Berlusconi, la jeune cinéaste mère et homosexuelle, les drames existentiels du producteur, les visions felliniennes.

À plusieurs reprises, les enfants du producteur cherchent une pièce de Lego pour achever leur construction. Comme pour nous rappeler qu'il n'y a jamais de vue d'ensemble qui tienne. Il manquera toujours une pièce. C'était déjà la leçon de *Citizen Kane*. 

Italie, France, 2006. Ré. : Nanni Moretti. Scé. : Moretti, Francesco Piccolo et Federica Pontremoli. Ph. : Arnaldo Catinari. Mont. : Esmeralda Calabria. Mus. : Franco Piersanti. Int. : Silvio Orlando, Margherita Buy, Daniele Rampello, Giacomo Passarelli, Jasmine Trinca, Michele Placido, Nanni Moretti. 112 minutes. Couleur. Dist. : Christal Films.

Sortie prévue : 23 mars 2007

